

Les frères COEN ou l'art de la coennerie

Rattacher les frères Coen à une famille cinématographique précise n'est pas chose facile. Serge Kaganski, critique cinéma aux Inrocks, parle à leur propos d'une « distorsion des films de genre ». Ils ont, en effet, revisité de nombreux genres cinématographiques, tout au long de leur carrière : **le film noir** (avec « Sang pour sang » en 1984), **le film de mafia** (avec « Miller's crossing » en 1990), **la comédie classique hollywoodienne** (avec « Le grand saut » en 1994), **la comédie du remariage** (avec « Intolérable cruauté » en 2003), **la comédie teintée d'humour juif** (avec « A Serious man » en 2009) et même plus récemment **le western** (avec « True grit » en 2010).

Il est encore plus difficile de leur donner une appartenance exacte en ce qui concerne leur humour. Une constante se dégage, cependant : il y a trop de doigts sur une main pour recenser les personnages intelligents dans toute leur filmographie. Certes, il serait exagéré de prétendre qu'ils n'ont fait que brosser le portrait de simples d'esprit, mais il faut bien reconnaître qu'ils ont toujours su dépeindre des individus dont la sottise est si prodigieuse qu'elle confine à la pathologie : « The big Lebowski » en 1998 ou « Fargo » en 1996 en sont de parfaites illustrations.

Sans être totalement étrangers à l'humour juif de la côte Est des Etats-Unis, un humour urbain et bavard (dont Woody Allen est un des représentants les plus célèbres), les frères Coen citent volontiers le cinéma comique de l'âge d'or d'Hollywood, les dessins animés de la MGM et le cinéma gore. Il faut dire que les deux frères natifs du Minnesota (« l'équivalent américain de la Sibérie », selon eux), en plein cœur du Midwest américain, ont passé une bonne partie de leur enfance devant leur écran de télévision.

Un héritage hollywoodien

Les frères Coen ont toujours affirmé leur attachement aux screwball comedies, ces comédies burlesques et excentriques portées dans les années 1930 et 1940 par des cinéastes comme Howard Hawks (« L'impossible monsieur bébé » en 1938) ou Ernst Lubitsch (« To be or not to be » en 1942) : ce sont des comédies au ton vif fondées sur des situations de vaudeville, des quiproquos et des joutes verbales, mais aussi sur un comique visuel hérité du slapstick de l'époque du cinéma muet.

Les films des Coen que l'on peut ranger dans cette catégorie sont : « Le grand saut » (1994), « The big Lebowski » (1998), « O'brother, where art thou ? » (2000), « Intolérable cruauté » (2003), « Burn after reading » (2008). Ces 5 films empruntent largement aux thèmes majeurs des screwball comedies.

C'est particulièrement vrai pour « Intolérable cruauté ». Ce film est pratiquement un hommage au genre : à travers ses décors, son casting de stars (G.Clooney et C.Zeta-Jones),

son ton enlevé, il s'agit d'une « comédie du remariage » légère, prétexte à de nombreux badinages romantiques aboutissant à un happy end. De nombreuses références sont faites à « New York Miami » de F. Capra (1934) avec le couple formé par Clark Gable et Claudette Colbert ou encore à « Cette sacrée vérité » de L. Mac Carey (1937) avec le couple Cary Grant et Irene Dunne.

Il en va de même pour « Le grand saut », qui pastiche, lui, les comédies sociales de Howard Hawks ou Frank Capra à nouveau. Ce film oscille entre la trivialité d'un humour physique et caricatural qui emprunte au cartoon et la sophistication d'une esthétique qui cite l'art déco, le réalisateur des « Voyages de Sullivan » (en 1942), Preston Sturges, et l'architecture stylisée de l'Amérique d'après-guerre. De nombreuses références, à travers le personnage principal joué par Tim Robbins, sont faites au personnage joué par Gary Cooper dans « L'extravagant Mr. Deeds » de Capra en 1936.

C'est surtout dans « O'brother » que les Coen réussissent à allier burlesque et hommage aux screwball comedies : son titre fait directement référence au film de Preston Sturges « Les voyages de Sullivan » (dans ce film de 1942, un cinéaste hollywoodien décide de s'échapper de l'univers artificiel des films commerciaux pour produire une œuvre plus dramatique et ancrée dans la réalité ; pour cela, il se déguise en vagabond et part sur les routes pour comprendre les aspirations des plus démunis ; le titre prévu pour ce film à venir est *O'brother where art thou ?*). Dans leur film, les Coen explorent l'injustice sociale, la corruption politique et les désordres raciaux de l'Amérique profonde pendant les années 1930 au moyen de nombreux gags visuels dignes des cartoons.

Au-delà de l'hommage, l'intérêt des frères Coen pour la mécanique comique des screwball comedies fonctionne comme un contrepoint à la noirceur des sujets qu'ils abordent.

Du gore au grotesque

Les Coen utilisent aussi souvent de façon ironique le gore dans leur mise en scène : il faut à ce sujet rappeler que Joel Coen commença sa carrière en étant l'assistant de Sam Raimi sur « Evil dead » (1982).

Dès « Sang pour sang », leur 1^{er} long métrage en 1984, la surenchère visuelle autour du sang montre bien la volonté d'associer à l'horreur et au suspense du film noir un humour cinglant et décalé. Le film délivre d'ailleurs souvent aux moments les plus atroces de bonnes doses d'humour noir.

Dans « Fargo », on retrouve de nombreux instants de violence dont l'outrance graphique détonne avec le réalisme de l'histoire.

Il en va de même dans « Burn after reading » avec la scène de la mort de Brad Pitt qui reçoit une balle en pleine tête, image dont la violence est désamorcée par la situation de vaudeville qui mène à cette mort accidentelle.

Il se dégage donc de cette utilisation particulière du gore une vision grotesque et caricaturale, complètement assumée, sur laquelle repose la dynamique comique des frères Coen. En effet, le recours au grotesque libère le monde de tout ce qu'il peut avoir d'effrayant et de terrible, le rend totalement inoffensif.

Cette mise en avant du caractère grotesque des personnages comme contrepoint à l'horreur est renforcée par l'attention particulière que les frères Coen portent à la musicalité des accents : chacun de leur film se propose d'explorer un morceau d'Amérique (le Texas dans « Sang pour sang », l'Arizona dans « Arizona Junior », Los Angeles dans « Barton Fink », le Minnesota dans « A serious man » ou « Fargo » etc...). Disposant d'un répertoire de mots restreint, les personnages de Fargo par exemple génèrent un rythme amusant et rapide par leurs hésitations, leurs répétitions, leur sens de la contradiction et de la concision. Ces accents sont aussi largement mis en avant dans « O'brother » (2000) ou « Ladykillers » (2004).

Cette cacophonie audiovisuelle est génératrice de heurts et conflits dont se nourrit l'intrigue. La nature cartoonesque de l'argument permet aux Coen de donner libre cours au cynisme amusé qui est leur marque de fabrique.

L'univers de Kafka

De cette utilisation du grotesque comme contrepoint à la vision noire des cinéastes sur le monde ressort une absurdité profonde qui n'est pas sans rappeler l'univers de Kafka. Les Coen semblent avoir su tirer de l'absurde kafkaïen le comique nécessaire pour conjurer le tragique de la condition humaine. De nombreux films des Coen peuvent donc être vus comme des portraits de la vanité humaine à contrôler un monde dont les règles leur échappent. « Sang pour sang », « Fargo », « The big Lebowski », « The barber », « Ladykillers » mais surtout « Burn after reading » fonctionnent ainsi sur les intrigues qui se délitent à mesure qu'elles se déroulent. La mécanique se dérègle, les plans initiaux sont toujours mis à mal. La force comique de « Burn after reading » vient de son absence complète d'enjeu et de logique. Seule la paranoïa fonctionne comme un moteur à l'action de chacun et personne ne comprendra en définitive les raisons de sa chute. « Burn after reading » est un exercice kafkaïen de mécanique parfaitement vaine qui se termine comme elle a commencé. Le film s'ouvre et se ferme sur une vue plongeante de la Terre, mettant en perspective la vanité du microcosme humain qui se débat sans but. Face à leurs personnages n'ayant aucun contrôle sur les éléments, les Coen se comportent comme des dieux qui s'amusent de leurs créatures, sûrs que le destin échappe définitivement aux hommes.

Citation :

LE HÉROS « COENNIEN » FACE AU CHAOS DE L'EXISTENCE, par Serge Kaganski, in *Les fabulistes de l'absurde à l'occasion de la rétrospective Coen à la Cinémathèque de Paris en octobre 2013*.

« Si les Coen sont unanimement reconnus pour leur talent de storytellers, de dialoguistes et de virtuoses visuels, deux types de reproches ont souvent cours à leur sujet : une certaine vacuité d'une part, un certain cynisme d'autre part. Leurs récits seraient de belles mécaniques qui tourneraient à vide, privées de regard ou de perspectives sur notre monde, peuplées de personnages stupides que les frères observeraient avec un sourire narquois du haut de leur intelligence et de leur toute puissance de créateurs. Cette réserve nous apparaît très injuste en regard de la plus grande part de leur filmographie. Le héros « coennien » typique est en effet un raté, du moins un être qui ne triomphe pas. »